

La crise de l'art ou l'art de la crise ?

Laurent Lapierre

Numéro 80, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26850ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapierre, L. (1996). La crise de l'art ou l'art de la crise ? *Jeu*, (80), 33–36.

La crise de l'art ou l'art de la crise¹ ?

Crise, dites-vous ? Oui, et c'est ce qu'on entend le plus en ce moment. Morosité, décroissance, déclin, cynisme, décadence des valeurs, voilà quelques thèmes qui font partie des discours nostalgiques, réactionnaires ou annonciateurs de temps encore plus difficiles, ou même de malheurs à venir. Mais sommes-nous plus en crise maintenant que lors de la Crise des années trente ? Est-ce pis qu'au lendemain des deux guerres mondiales ? Sommes-nous plus en crise

au Québec qu'on ne l'est actuellement en Russie et dans les autres pays de l'ex-URSS ? Peut-on comparer notre situation à celle de l'Algérie, de la Bosnie, de la Tchétchénie, de la Palestine, d'Israël, du Rwanda ou du Burundi ? On le voit, les crises sont bien relatives aux lieux et au temps, et c'est un mot qu'on devrait utiliser avec circonspection.

On dit que le monde du théâtre est en crise. Crise de création dramatique ? Crise de création théâtrale ? Crise financière ? Crise de fréquentation du public ? Nos théâtres sont-ils plus démunis au-

jourd'hui que sous le régime de Duplessis ? Les spectacles sont-ils moins nombreux et moins bons, et le public est-il plus rare qu'en 1960 ? Évidemment, il s'agit de questions tendancieuses. Depuis la publication des travaux des économistes Baumol et Bowen², il y a trente ans, on a reconnu que la crise est le mode d'être des entreprises dans le secteur des arts d'interprétation. Mais est-ce que la crise de l'art peut être ramenée à des questions économiques ? Est-ce que l'art est en crise parce qu'on manque de ressources financières ? À mon avis, la crise de l'art est nécessairement reliée à l'ambition artistique.

1. Ce titre m'a été suggéré (une subtile forme de commandement) par Pierre Lavoie, coresponsable de ce numéro.

2. William J. Baumol et William G. Bowen, *Performing Art. The Economic Dilemma*, Cambridge, The M.I.T. Press, 1966.



Elizabeth Taylor et Richard Burton dans *Who's Afraid Of Virginia Woolf?*, 1965.

Photo : Bob Willoughby.

Étymologiquement, le mot crise vient du grec κρισις³ signifiant choix, jugement, manière de voir, moment décisif, débat ou dispute. Au sens étymologique, être en crise, c'est donc être en processus de décision, être sur le point d'agir et de changer. Quand on parle d'une *crise de société*, on fait généralement référence à une phase grave, résultant de l'évolution normale des événements, des idées et des choses, ou provoquée par une intervention humaine, un accident ou une catastrophe, qui appelle une remise en question majeure, des façons différentes de voir et de composer avec la réalité et qui entraîne des solutions ou des mobilisations nouvelles⁴. Une crise grave pourrait être le résultat de l'entropie naturelle à une société parce que ses responsables ne font pas ce qu'il faut pour la garder vivante et en santé. Quand on parle d'une *crise personnelle*, on fait référence à un moment crucial dans le cours du développement d'un individu (à l'adolescence ou au milieu de la vie, par exemple). Ce moment est caractérisé par un événement attendu ou inattendu (responsabilité nouvelle, succès, échec, maladie...). Il provoque une remise en question profonde qui appelle un changement ou un tournant nécessaires, et qui force la personne à choisir entre toutes ses ressources de croissance, de rétablissement et de différenciation ultérieure⁵. Une telle crise peut être provoquée par des événements extérieurs, mais elle peut aussi être l'aboutissement d'un long cheminement intérieur.



Les Troyennes
(TNM, 1993).
Photo : Yves Renaud.

Un individu est en crise quand il fait un infarctus, mais il appelle lui-même cette crise par son alimentation et son régime de vie. L'infarctus est souvent l'aboutissement d'une « crise annoncée ». Un créateur est en crise quand il atteint sa vacuité, mais le vide est souvent préparé par l'absence de ressourcement. Une société est en crise quand elle ne peut plus faire face à ses obligations et conserver ses acquis, mais elle porte elle-même cette crise et la nourrit de l'intérieur en manquant de prévoyance, en laissant des situations s'envenimer ou en vivant au-dessus de ses moyens pendant des décennies. Bien sûr, des crises sont provoquées par des événements fortuits ou des catastrophes naturelles – je laisse au lecteur le soin de faire le partage des « crises » qui sont attribuables à des « accidents » de celles qui résultent du pourrissement provoqué par de l'incurie. Mais y a-t-il une crise de l'art et des entreprises artistiques ?

Par nature, l'art est toujours en crise. Les artistes ambitieux⁶ sont jusqu'à un certain point en rupture avec leur société et les *statu quo*. Le choix de l'adjectif ambitieux n'est peut-être pas très heureux, mais je n'en connais pas de meilleur. Les créateurs

3. Émile Pessonnaud, *Dictionnaire grec-français*, Paris, Eugène Béliin, 1953.

4. C'est presque textuellement la définition que donne le *Petit Robert 1*.

5. D'après Erik H. Erikson, *Adolescence et crise*, Paris, Flammarion, 1972, p. 10.

6. La forme grammaticale masculine utilisée dans ce texte, lorsqu'il s'agit de personnes, désigne aussi bien les femmes que les hommes.

(dans tous les domaines de l'activité humaine) veulent changer la réalité. Et quand ils sont ambitieux, les artistes veulent réussir à toucher, à déstabiliser, à provoquer ou à émouvoir les autres et eux-mêmes. Leurs œuvres sont des façons de s'exprimer, de connaître et d'influencer. Si elles ont répondu à une nécessité pour eux, leurs créations s'imposent aussi à un public donné comme une nécessité, parce qu'elles correspondent à ce qu'il veut voir, entendre, ressentir et comprendre.

Les artistes ambitieux⁷ ont souvent l'impression de vivre aux limites : limites de leur capacité, limites du faisable ou de l'acceptable ; et il le faut pour vaincre l'inertie et l'angoisse. Même lorsqu'ils réalisent des créations majeures ou des projets importants, la reconnaissance extérieure et les succès ne les comblent pas. L'ambition et l'avidité sont sœurs jumelles et laissent toujours un sentiment de vide. Comme ce n'est jamais assez, ces êtres sont perpétuellement en crise, commettant des excès auxquels ils ne peuvent échapper, ce qui les laisse parfois sous l'impression d'être des imposteurs et même des monstres. Les confessions ou les biographies des Beethoven, Mozart, Proust, Artaud, Stanislavski, Camus, Bergman, Picasso, Chaplin, Welles, Callas, Ferré, Gauvreau, Beaulieu, Laberge, Pelletier, Lepage, Laurin⁸ et d'une multitude d'autres artistes ou créateurs ambitieux sont assez révélatrices sous ce rapport. Les périodes de création alternent avec les périodes d'inhibition, et les périodes d'exaltation avec celles de déprime.

Si les artistes ambitieux vivent aux extrêmes et forcent leurs limites, ils sont certes plus vulnérables que s'ils se contentaient de s'en tenir à des moyennes raisonnables. Se consacrer à la création et à la recherche, c'est être en perpétuel devenir et c'est vivre *en crise*. C'est s'exposer à la souffrance, au déplaisir et à l'angoisse qu'il y a à explorer l'inconnu et à pousser ses capacités jusqu'à leurs limites. Dans l'évolution des espèces, il n'y a pas eu de grandes mutations sans souffrance et même sans inélégance avant d'en arriver à un nouveau « naturel ». Il en est de même pour un individu ou une société : toutes les mutations dans l'ordre du développement au cours de son existence s'accompagnent de souffrance. Mais cette souffrance et ce déplaisir momentanés poussent, provoquent l'individu ambitieux à ne pas abandonner, à progresser vers le haut et à acquérir des plaisirs plus raffinés, plus subtils. C'est un déplaisir qui conduit à un plaisir plus grand. C'est une angoisse qui peut mener à l'euphorie. C'est vrai pour les artistes et c'est vrai pour le public.

On le voit, il n'est pas question pour moi de réduire la crise de l'art aux difficultés financières causées par la crise des finances publiques et par l'absence de vision ou de politiques culturelles des leaders politiques. Ce serait mal comprendre la nature de l'art qui est le lot d'une élite⁹ constituée par les artistes et par ceux qui s'intéressent à

7. L'adjectif « passionnés » fait référence à l'ardeur, à l'obsession et à la souffrance, mais il y manque la connotation du désir de réussir associé à l'adjectif ambitieux.

8. Des études sur quelques-uns de ces artistes ont été publiées aux Éditions de cas des HEC.

9. Le mot élite fait peur aux esprits démocratiques mais, en démocratie, ce n'est pas le peuple qui gouverne, ce sont les élus (une élite). Comparativement au succès d'écoute de *La Petite Vie* (trois millions de téléspectateurs), les œuvres d'art peuvent rarement être dites populaires. Une pièce de théâtre vue par 15 000 spectateurs, un roman vendu à 5 000 exemplaires et une revue comme *Jeu* tirée à 1 200 exemplaires s'adressent à une élite. En démocratie, on cherche à s'assurer que chacun puisse faire partie de l'élite de son choix.

leurs productions. Il ne s'agit pas de nier l'importance des « contingences sociales et économiques ». Les artistes vivent dans leur société et dans leur siècle. Ils ont beau être en révolte, ils le sont parce qu'ils sont branchés et réalistes. La crise des finances publiques est bien réelle, et les difficultés actuelles des entreprises artistiques sont très grandes et indéniables, mais cette crise est et sera surtout déterminante pour ceux qui croient ne pas pouvoir y échapper. Les artistes ambitieux, ceux qui sont en recherche et qui osent proposer des visions ou des façons nouvelles d'être et de faire, vivent en crise de façon permanente. Les quêtes de connaissance, de jouissance et de puissance sont inévitablement des occasions de crise. Innover et créer, c'est pratiquer l'art de la crise et s'en servir comme d'un ressort pour voir et aller plus loin.



Burt Lancaster dans
les Tueurs, 1946.
Photo : R. Siodmak.

Il ne s'agit pas d'idéaliser une vision romantique de l'artiste toujours en questionnements existentiels et éternellement en manque de ressources financières. Les artistes fortunés (en succès d'estime, en succès commercial et en avoirs) qui sont restés ambitieux n'en sont pas moins en crise. Il n'est même pas sûr qu'ils aient plus de sécurité et de confort. Ils ont plus à perdre et peuvent tomber de plus haut, et leur sentiment d'imposture peut être plus grand.

Les politiciens ne pousseront sûrement pas (!) l'indécence jusqu'à exiger de nouvelles compressions, mais le soutien financier des pouvoirs publics aux artistes et aux entreprises artistiques risque de demeurer insuffisant. Les politiciens ont de la vision quand ils sont facilement riches, qu'ils se sentent coupables d'avoir spolié et qu'ils ont le génie de vouloir se rendre immortels par autre chose que leur pouvoir. Les véritables mécènes comme les Périclès, les Auguste, les Élisabeth 1^{re} et les Louis XIV n'ont pas été très nombreux dans l'Histoire. Nos leaders politiques ont bien eu quelques largesses au cours des dernières décennies, mais ce fut en spoliant les générations à venir, qui devront payer la note.

Depuis toujours, les artistes gèrent leurs entreprises de façon très « économe ». Ces gestionnaires auraient des leçons à donner aux administrations publiques et aux grandes entreprises privées. Par la force des choses, ils ont été réalistes et ils ont su « ménager¹⁰ » tout en créant. *Crise de l'art* ? Quoi de neuf ! L'art de la crise ? Y a-t-il jamais eu une autre façon de créer et de survivre pour les artistes ambitieux ! ♦

10. Voir Laurent Lapiere, « Le ménagement : ménager, faire le ménage et se ménager », *Gestion, revue internationale de gestion*, vol. 17, n° 4, novembre 1992, p. 59-67.